

ACTU

La bande des beaux-arts de Grenoble, de jeunes prodiges de la création contemporaine

Dans les années 1980, une troupe d'étudiants se forment sur les bancs de l'école des beaux-arts de Grenoble pour bientôt bouleverser la scène artistique française avec leur travail en commun.

Par Roxana Azimi · Publié le 27 juillet 2018 à 13h40 · Mis à jour le 27 juillet 2018 à 13h40

Article réservé aux abonnés



Philippe Perrin, Philippe Parreno et Pierre Joseph à Paris en 1990. Archives personnelles Pierre Joseph

Ce soir du 22 septembre 2015 a lieu le vernissage de la grande exposition de Dominique Gonzalez-Foerster au Centre Pompidou. On s'y bouscule. L'artiste est l'une des têtes d'affiche de la scène contemporaine française. Elle présente des vidéos, des néons, des installations... Dans l'une des salles, elle a exhumé des vêtements qu'elle porte depuis sa jeunesse, assemblés à la façon d'un jeu de piste. Les invités slaloment mais cherchent les clés de ce labyrinthe énigmatique.

Certains, pourtant, n'ont pas besoin d'explication. Ils connaissent « leur » Dominique et comprennent tout de suite d'où vient cette assise en velours vert usé : du musée des beaux-arts de Grenoble, qui convie tant de souvenirs, évidemment... Grenoble, la ville où tout a commencé. Pour Dominique Gonzalez-Foerster, bien sûr. Mais aussi pour toute une bande d'artistes nés au milieu des années 1960, dont quelques-uns sont là ce soir.

Des acteurs majeurs de la scène artistique des années 1990

Crâne dégarni, voilà Philippe Parreno, une autre vedette de ce petit monde. En 2006, son film sur Zinédine Zidane – *Zidane, un portrait du xxi^e siècle*, réalisé avec l'Anglais Douglas Gordon – a fait sortir sa notoriété du microcosme. Pour rien au monde, il n'aurait raté l'événement. Gonzalez-Foerster est sa complice de toujours. Le plasticien Pierre Joseph, autre habitué des honneurs, est lui aussi venu, « *admiratif de la carrière* » de celle qu'ils surnomment « DGF ». Quant à Véronique Joumard, la meilleure amie d'autrefois, elle est « *venue tôt... et repartie tôt* ». Le temps desserre les liens.



Pierre Joseph lors de l'exposition collective « Cadavre exquis », à Tours, en 1992.
Archives personnelles Pierre Joseph. Photo : Michel Pommier

À Beaubourg, on peut aussi, d'ailleurs, compter les absents. Une demi-douzaine d'artistes qui ont fait leurs classes, en même temps que ces locomotives de l'art contemporain, à l'école des beaux-arts de la ville, dans les années 1980. Tous se sont fait un nom, à défaut d'un renom.

Lire aussi | [La bande de Bertrand Delanoë, une tribu soudée et fidèle à son mentor](#)

S'ils n'ont jamais atteint la cote, sur le marché de l'art, de Damien Hirst ou de Jeff Koons, les membres de la « bande de Grenoble », comme on la surnomme parfois, ont façonné l'art hexagonal de la décennie 1990. Ils ont d'abord pensé collectif, chahuté la notion d'auteur, (con) fondu leurs idées. Avant de créer chacun dans son coin. Les critiques les ont applaudis, les galeries les plus pointues leur ont ouvert les bras, les institutions les plus prestigieuses, comme le Palais de Tokyo à Paris, le Centre Pompidou-Metz, la Tate Modern à Londres ou le Guggenheim de New York, leur ont déroulé le tapis rouge.

Grenoble, haut lieu de l'innovation et de la réflexion

La « bande de Grenoble » n'est en réalité ni un label ni un argument de vente. Ses anciens membres n'aiment d'ailleurs pas l'expression, qui sied mal à la liberté que chacun revendique. C'est davantage un creuset, avec un point commun partagé : l'« esthétique relationnelle », concept théorisé par le commissaire d'exposition Nicolas Bourriaud, en 1995, pour expliquer en quoi cette génération

s'intéressait davantage aux attitudes et aux relations sociales qu'aux formes. De fait, ces artistes passionnés de sciences cognitives et de philosophie n'ont pas tant créé des objets qu'imaginé des expériences, voire des ambiances, oscillant entre architecture, cinéma et design. « *Ils ont apporté une césure importante* », rappelle la galeriste berlinoise Esther Schipper, qui représente Dominique Gonzalez-Foerster et Philippe Parreno et les a connus presque au berceau.

Ces artistes passionnés de sciences cognitives et de philosophie n'ont pas tant créé des objets qu'imaginé des expériences, voire des ambiances, oscillant entre architecture, cinéma et design

Le « berceau » en question, c'est donc une école et une ville pas tout à fait comme les autres. Grenoble a longtemps été un laboratoire de la gauche française, sous le mandat d'un maire emblématique, Hubert Dubedout, de 1965 à 1983.

« *Une ville où l'on pense, on réfléchit, on innove* », explique Dominique Gonzalez-Foerster. Avec ses universités, ses écoles d'ingénieurs, ses sociétés innovantes, la cité alpine se rêve alors en mini-Silicon Valley. La scène artistique n'est pas en reste, marquée par la présence, de 1974 à 1978, des cinéastes Jean-Luc Godard et Anne-Marie Miéville, au plus fort de leur période expérimentale.

L'élection de François Mitterrand accentue le phénomène. Emblème de la culture pour tous promue depuis Paris par Jack Lang, le musée des beaux-arts connaît alors son âge d'or, pendant qu'à la maison de la culture de la Ville la compagnie de danse de Jean-Claude Gallota fait sensation.

Genèse d'une amitié de groupe

Le grand ensemble de la Villeneuve, construit dans les années 1970 sur le principe de la Cité radieuse de Le Corbusier à Marseille, devient le laboratoire de la mixité sociale et de l'éducation nouvelle.

Dominique Gonzalez-Foerster en 2002, l'année où elle remporta le prix Marcel - Duchamp Raphael GAILLARDE/GAMMA

Dans ces barres, quelques-uns des futurs artistes, issus des classes moyennes et populaires, sont de purs produits de cette utopie : Dominique Gonzalez-Foerster, Bernard Joisten et Pierre Joseph. Philippe Parreno et Philippe Perrin vivent juste à côté, dans la ZUP d'Échirrolles.

Et c'est au lycée Emmanuel-Mounier de la Villeneuve, dans les cours de Pierre Casalegno, que tout commence. Ce grand Italien brun et maigre, chevelure bouclée de baba cool, a transformé un traditionnel atelier de dessin en lieu de vie. L'atelier de « Casa », c'est l'auberge espagnole. Une classe « *ni dirigiste ni dirigée* », se souvient Pierre Joseph, où l'on passe quand on le désire, où l'on dessine ce qu'on veut. Les élèves y découvrent autant les rudiments de l'art que les derniers albums des Clash. Les jeunes pousses ne sont pas encore des copains, mais ont en commun de se méfier d'instinct des lieux communs.

La France est passée à gauche depuis deux ans, mais, en 1983, le jeune chiraquien Alain Carignon prend la mairie. Entre autres objectifs, l'édile – qui sera mis en examen et incarcéré pour corruption dix ans plus tard – veut transformer l'école d'art municipale en établissement consacré aux arts appliqués. Les étudiants se rebiffent : Gonzalez-Foerster, Parreno et Véronique Joumard font le siège de l'école pendant un mois. Leurs revendications sont terre à terre : obtenir un second cycle et garder la fibre créative.

Les couples se font et se défont

La ténacité paie. L'école reste consacrée aux beaux-arts, et, en 1985, deux professeurs d'un nouveau genre font leur entrée. Ange Leccia et Jean-Luc Vilmouth, deux trentenaires très actifs, qui sont déjà des petites vedettes. Ancien pensionnaire de la Villa Médicis, Leccia a été repéré par Ileana Sonnabend, puissante galeriste new-yorkaise. Il a à son actif des installations d'objets industriels qui lui valent le respect des grands musées.

Lire aussi | La bande des Bars populaires : « On était des joyeux lurons un peu "losers" »

Ces nouveaux profs ne dispensent pas de cours magistral. « *On était plutôt un centre d'aiguillage* », résume aujourd'hui Ange Leccia. « *Vilmouth nous disait : "Faites-moi un coin", ajoute Pierre Joseph. Et, là, on se demandait, qu'est-ce qu'on fait dans un coin ? Comment on le remplit ?* » Dans cet enseignement horizontal, pas de feuille de route. Mais un mot d'ordre : échapper aux évidences, aux grammaires établies, aux vieux modèles. « *L'école était plutôt une zone de turbulences sympa* », sourit Bernard Joisten. Les discussions autour de l'art et de l'air du temps se poursuivent le soir à L'As de pique, le troquet du coin, ou devant une pizza à La Tavola Calda, un petit italien du vieux Grenoble. Ange Leccia les emmène voir des matchs de foot et investit souvent la bibliothèque pour ses cours.

« J'y ai passé des heures à lire des livres qu'il nous commandait, des magazines comme Wired, qui étaient des points de fuite », se souvient Parreno.

Dans le groupe, les couples se font et se défont. « Beaucoup d'amour circulait dans tout ça », sourit Véronique Joumard. Les affinités se précisent, les complicités se renforcent. La bande est à géométrie variable. Gonzalez-Foerster et Parreno se retrouvent autour d'un goût commun pour le cinéma et la science-fiction. Plus franc-tireur, Philippe Perrin naviguera entre plusieurs cliques, préférant Bébel à Godard. « J'étais plus post-punk barjot qu'intello, confie-t-il. Je voulais faire des œuvres que ma mère puisse comprendre, qu'il y ait un côté spectaculaire, comme un concert de rock qui pète. »

L'aventure du centre d'art Magasin

Certains ont déjà leurs idées fixes : les jeux vidéo et la réalité virtuelle pour Pierre Joseph, la lumière et la nature pour Véronique Joumard. La littérature et le cinéma innervent déjà la pensée de Dominique Gonzalez-Foerster. Elle sortait du lot. « En deux secondes, raconte Leccia, j'avais compris l'artiste qu'elle est aujourd'hui. Son travail était déjà limpide, évident, brillant. » Si brillant qu'il demandera à son étudiante de rédiger un texte pour sa participation à la documenta de Cassel en 1987, prestigieux rendez-vous quinquennal de l'art contemporain en Allemagne.

Le Magasin a exposé les Wall Drawings de l'artiste conceptuel américain Sol LeWitt (1928-2007). Quentin Bertoux

Philippe Perrin a une passion, la boxe, et une figure tutélaire, Arthur Cravan, poète et boxeur britannique chéri des surréalistes. À l'école, tous les copains misent sur ce concentré d'énergie, impatient et instinctif, hors limites et gouailleur. Mais déjà il aime brûler la vie par tous les bouts. Quant à Philippe Parreno, il n'a rien de la tête d'affiche qu'il est aujourd'hui : le jeune homme se cherche, passe ses soirées à la cinémathèque.

De grands commissaires d'exposition internationaux, comme Kasper König ou Nicholas Serota, futur directeur de la Tate, débarquent à Grenoble.

Après les cours babas cool de Pierre Casalegno, puis la très libre école des beaux-arts, un autre lieu va leur servir de marche-pied vers l'âge adulte. Encore une fois à Grenoble. En 1986 ouvre le centre d'art Magasin, et son école du même nom, dans un quartier périphérique de la ville, au sein d'un ancien bâtiment industriel, la halle Bouchayer-Viallet, aux vitres bleuies par les produits chimiques. Une usine qui devient un accélérateur de particules. Des artistes du monde entier viennent y enseigner ou y exposer. De grands commissaires d'exposition internationaux, comme Kasper König ou Nicholas Serota, futur directeur de la Tate, débarquent à Grenoble. Une aubaine pour les étudiants des beaux-arts, recrutés pour les assister ou jouer aux gardiens-médiateurs auprès des visiteurs. Pierre Joseph accroche l'exposition de Richard Prince, qui n'était pas encore la vedette d'aujourd'hui, et réalise une peinture murale supervisée par Sol LeWitt.

« On était bien payés, au smic, se souvient Véronique Joumard. On avait l'impression que l'art contemporain était à portée de main, que c'était une voie dans laquelle on pouvait s'engager. »

Du Brésil à l'Asie en passant par la Tate et le Palais de Tokyo

L'esprit est à la fête, au partage. Testant leurs œuvres auprès de leurs étudiants, les profs aussi se régaler. « C'était un bonheur intellectuel, artistique, amical, sourit Ange Leccia. Grenoble, c'était ma deuxième famille. »

L'échange et la collaboration fécondent leur travail, selon une théorie des ensembles. « Vous n'êtes jamais seul comme artiste, vous avez besoin de développer des choses en conversation, et même en contradiction. C'est l'artiste solitaire qui serait aberrant », insiste Dominique Gonzalez-Foerster. En 1988, Joisten, Joseph et Parreno montent *Siberia*, un conteneur isotherme rempli d'images rétro-éclairées exposé à l'extérieur du Magasin. « C'était un moment grisant, une exposition internationale avec un public de professionnels », se souvient Bernard Joisten. L'année suivante, le même groupe, rejoint par Gonzalez-Foerster, se retrouve pour *Vidéo Ozone*, un projet questionnant les modes de représentation de l'écologie.

Mais tout a une fin. Par étapes, ils quittent Grenoble. Direction Paris. « Grenoble, c'était une ville ouverte, mais il fallait en partir un jour », admet Joisten. À la fin des années 1990, Dominique Gonzalez-Foerster part tourner au Brésil et en Asie. Pierre Joseph et Philippe Parreno poursuivront pendant quatre ans le compagnonnage en duo à la Villa Arson, à Nice, avant de monter à Paris. Jusqu'à ce que le souffle collectif s'épuise, que les trajectoires s'individualisent.

D'autant que les galeries comme les musées préfèrent miser sur des personnalités identifiées. L'époque n'est pas facile. Et l'argent ne coule pas à flots. Mais le marché cherche de nouvelles têtes. La figuration libre, qui avait tenu le haut du pavé, est rejetée, en même temps que toute la peinture. Certains artistes grenoblois savent en profiter pour tirer leur épingle du jeu.

Les travaux de Sol LeWitt au Magasin. Quentin Bertoux

Au début des années 2000, Philippe Parreno et Dominique Gonzalez-Foerster sont au sommet. Ils bénéficient de l'appui de galeries influentes et défricheuses comme Esther Schipper ou Air de Paris, sont invités dans les plus grandes institutions, comme le Centre Pompidou et le Palais de Tokyo, à Paris, ou la Tate, à Londres, sont achetés par les plus grands collectionneurs, tels François Pinault et Bernard Arnault. Ils se retrouvent toujours autour d'un goût commun pour la littérature, mais ne voient plus les autres.

Des liens affectifs dénoués par le succès

Car, avec le temps, le ciment de la bande s'est effrité. Au gré des voyages des uns, des déménagements des autres. De nouvelles rencontres ont eu lieu, des complicités se sont nouées, et la « bande de Grenoble » est devenue un chapitre de l'histoire de l'art. « *Les gens nous ont bombardés de questions comme "Et toi, tu as fait quoi ?", "Qui a donné l'idée de ceci ou cela ?"*, rappelle Pierre Joseph. *Or, les idées se fondaient dans le pot commun.* » « *Cette bande était organique, sans programme écrit, renchérit Bernard Joisten. Les choses s'assemblent et se désassemblent, comme dans une structure cellulaire. Les gens sont libres, chacun choisit ses dynamiques, et certains se sentent plus forts en solitaire. À un moment, la liberté du réseau se transforme en contrainte.* »

Lire aussi | [François Pinault, le collectionneur](#)

Que reste-t-il aujourd'hui de l'esprit de bande ? « *Un ADN lointain* » pour Joisten. « *Je n'y pense pas, c'est très loin ! Imaginez, ça a duré trois-quatre ans* », botte en touche Parreno, dont l'œuvre est pourtant souvent empreinte de mélancolie... Avant de se reprendre : « *Ce que j'ai longtemps pris comme une conversation m'a suivi, et ça me reste encore. On est le produit de tout ça.* » Leur succès a nourri quelques rancœurs, toutefois. « *Parreno a pris le meilleur de nous et a mixé, c'est une photocopieuse* », lâche Philippe Perrin. Amertume ? « *J'ai eu un sentiment de trahison d'amitié, mais j'ai fait ma vie tout seul. Si j'ai un regret, c'est de ne pas avoir fait un putain de groupe de rock, glisse-t-il. Star dans l'art, tout le monde s'en fout.* »

Entre Pierre Joseph et Philippe Parreno, la relation a viré à l'aigre.

Quittant le bain grenoblois trop tôt, dès 1987, Véronique Joumard n'a pas profité des réseaux du Magasin. « *C'est quelque chose que je regrette encore, mais j'ai dépassé le stade de l'aigreur* », dit-elle avec pudeur. Et d'ajouter : « *J'aimerais bien continuer à avoir des discussions avec certains d'entre eux, mais je ne suis pas sûre que ce soit possible. Il faut être deux pour avoir envie. Dominique et Philippe sont très pris. On n'a pas le même temps.* » Entre Pierre Joseph et Philippe Parreno, la relation a viré à l'aigre. « *Je me suis senti dépossédé*, soupire Pierre Joseph, sans vouloir entrer dans le détail. *On dit toujours que Picasso et Braque se sont regardés, mais il y a des limites...* » La jeunesse grenobloise semble lointaine.

Roxana Azimi